

## Partie 1 : Recherches personnelles - *La signature, les écrits du travail et du monde de l'art*

**Question n°1.1 :** *Vous êtes l'une des figures marquantes du renouveau des travaux sur la culture écrite dans les sciences sociales mais aussi dans d'autres sciences comme la psychologie cognitive. Comment vous est venue l'idée de prendre "l'écrit" comme un objet d'étude ? Pourquoi vous êtes-vous intéressée d'abord à la signature ?*

Mon parcours universitaire a commencé par deux ans de philosophie mais, n'ayant pas vraiment trouvé ce que je cherchais, je me suis orientée vers la linguistique, discipline dominée par le courant du structuralisme, qui avait une grande importance à l'époque. Après cette formation centrée essentiellement sur une linguistique de l'oral, j'ai, petit à petit, eu envie de travailler sur l'écrit. Il y avait une sorte de crise à ce moment-là parce qu'en linguistique, on ne travaillait pas sur le sujet. Ce refus avait été énoncé par Ferdinand de Saussure, qui pensait qu'il fallait nécessairement se « débarrasser » de l'écrit pour faire de la linguistique moderne.

J'ai donc cherché une manière de travailler sur l'écrit sans pour autant m'adresser à des littéraires – il était compliqué de travailler sur l'écrit en tant que linguiste – et je me suis tournée vers Anne-Marie Christin [ndlr : Professeure à l'Université Paris 7, spécialiste de l'écrit et de la relation entre écrit et image] qui, à l'époque, développait une équipe de recherche très nouvelle, pluridisciplinaire et centrée sur l'écrit – mais une équipe assez littéraire. Il m'a alors semblé que la signature était un objet d'étude idéal parce que c'était un signe évident et important de la culture écrite que l'on ne pouvait pas oraliser. J'étais vraiment en dehors de la linguistique qui se pratiquait alors ! Et j'ai très vite remarqué qu'il n'y avait pas de travaux à proprement parler sur cette pratique de la signature, sur ce signe. C'est comme cela que je suis arrivée à la signature, par tentatives récurrentes : ce n'était pas évident de trouver un objet de thèse qui portait sur l'écrit et qui pouvait m'intéresser en tant que linguiste.

**Question n°1.2 :** *Est-ce que d'autres chercheurs travaillaient sur la signature à cette époque ou étiez-vous la seule à vous intéresser à cette question ?*

Je ne peux pas dire que j'ai rencontré de chercheurs qui s'intéressaient véritablement à la signature à cette période. L'équipe d'Anne-Marie Christin, comme je le disais, était tout à fait nouvelle puisqu'elle collaborait étroitement avec des égyptologues, des cunéiformistes, des spécialistes du chinois, des linguistes et énormément de littéraires : on était dans un monde d'écritures extrêmement diverses. Anne-Marie Christin s'intéressait d'abord aux questions de la littérature, du texte et de l'image, elle avait cette approche frontale mais avec des tas de ramifications. Dans cette équipe, j'étais entourée de gens dont je n'avais jamais rencontré le profil et qui ne venaient pas tant des sciences humaines et sociales : c'étaient essentiellement des chercheurs issus de la littérature, des sciences érudites, il y avait aussi des grands spécialistes de certaines écritures. Tout cela formait un bain intellectuel unique.

**Question n°1.3 :** *Depuis les années 1990, vos recherches ont touché un grand nombre de champs disciplinaires en sciences sociales : la sociologie du monde du travail, l'anthropologie sociale, touchant notamment certaines minorités, la communication politique ou même la culture visuelle dans le monde de l'art. En quoi l'écrit constitue une grille de lecture pertinente pour tous ces champs de recherche ?*

L'écrit pose des problèmes dans tous ces champs de recherche et je pense que c'est plutôt comme cela qu'il faut voir l'intérêt suscité par les travaux qui ont été faits sur le sujet, les premiers produits par Anne-Marie Christin et son groupe de travail puis les miens, entre autres. Chacun, dans son domaine, a proposé des réponses, des méthodes, des réflexions théoriques sur l'écriture qui était alors une sorte de champ complètement déserté. De grandes figures telles que Jacques Derrida ou Jacques Goody s'y sont bien évidemment intéressés, ils ont dégagé certains points de repère, mais les questions qui se posaient étaient quand même très vastes, très diverses et les premiers travaux sur l'écriture sont tombés dans une sorte de désert.

**Question n°1.4 :** *Au début des années 2000, certains de vos travaux ont porté sur les rapports entre la production écrite et le milieu de l'entreprise et du monde du travail. Pourquoi vous êtes-vous intéressée à ces relations ?*

Au départ, cet intérêt est venu d'une circonstance de l'époque qui a été une série de travaux portant sur l'illettrisme. Il y a eu des grandes campagnes, un intérêt, des demandes aussi : on voulait en savoir plus sur l'illettrisme en France. À cette occasion, j'ai mené, avec une petite équipe, un nombre d'enquêtes incroyable dans les usines, dans les administrations, dans toutes sortes d'endroits, alors même que je n'avais pas encore fini ma thèse ! C'est à ce moment que j'ai quitté l'équipe du Centre d'étude de l'écriture d'Anne-Marie Christin et que j'ai intégré le groupe de recherche « Langage et Travail » qui développait ses propres théories, ses propres méthodologies sur le travail et le langage et, forte de mon expérience et de mes travaux sur l'illettrisme, j'y ai introduit la question de l'écriture. Cette notion de l'illettrisme, qui était au cœur de beaucoup de débats, a été, selon moi, mise de côté au profit du travail. Le travail m'est apparu comme une question complètement fondamentale dont, finalement, je m'étais occupée à différents moments sans vraiment comprendre ce que je faisais sous cet intitulé du travail. J'ai décidé de continuer ma collaboration avec ce groupe de recherche, une collaboration formidable qui a été l'une des plus marquantes de ma vie de chercheur. Ce réseau de GDR était un autre monde de chercheurs, un monde beaucoup plus orienté sur la sociologie puisqu'il était principalement composé de sociologues et de sociolinguistes.

**Question n°1.5 :** Quelle pertinence particulière de l'écrit pour analyser le monde du travail ? Quel lien particulier pourrait-on voir entre écrit et monde du travail ou de l'entreprise ?

L'écrit et le travail, beaucoup plus pour moi que l'écrit et l'entreprise. En fait, on a été un certain nombre de chercheurs, dès les travaux sur l'illettrisme, parmi les pionniers, pourrait-on dire, à s'intéresser à des écrits qui n'étaient pas des écrits littéraires ou administratifs habituels, que les historiens connaissent bien. On a justement essayé, grâce à nos démarches de terrain, de prendre en compte toute une série d'écrits qui ne l'étaient jamais, parce que ce sont des écrits mineurs, sans avenir, sans archivage, etc. Cela a donc été une sorte de choc, et d'élan : on avait vraiment l'impression qu'on était en train de constituer une sorte de nouveau courant de recherche. On était face à des écrits nouveaux eux aussi, il fallait développer des manières de les analyser, de les observer. Et surtout, on voyait ces écrits dans le courant de l'action : ce n'était pas du tout des livres ou autres, c'était vraiment des écrits en situation, dont les gens se servaient, qui circulaient partout. Quand j'ai fait une enquête en hôpital par exemple, c'était ahurissant pour moi de voir - ce qui est évident maintenant - à quel point c'est un monde d'écrit, et ce constat s'est répété dans tous les milieux de travail. On avait donc bien le sentiment qu'on était en train de capter quelque chose d'important, qui avait été un peu invisible, et qu'on avait là des ressources nouvelles pour savoir, pour comprendre ce qu'était l'écrit.

**Question bonus :** *Vous dirigez maintenant des travaux portant sur le rapport entre production écrite et production artistique. Cela pose aussi la question du rapport entre auteur et artiste. Comment vous est venu cet intérêt ?*

Anne-Marie Christin était une des grandes spécialistes des rapports entre art et écriture. A l'époque, cela ne m'intéressait que vaguement, mais j'ai quand même absorbé pas mal de choses, j'ai vu défilé pas mal de chercheurs qui présentaient leurs travaux. J'ai donc eu la chance de rencontrer des courants de travail sur les rapports entre texte et image, ce qui fut en quelques sortes une première approche involontaire. Ensuite, ce qui s'est passé c'est que des étudiants, qui venaient faire des thèses ou des masters, m'ont fait bouger : certains sont venus me voir, qui travaillaient notamment sur des artistes conceptuels ayant accordé au langage - et, au-delà du langage, l'écriture - une place considérable. Pour moi, c'était véritablement des questions nouvelles, qui étaient d'ailleurs particulièrement intéressantes parce que dans ce vaste domaine qu'est l'art contemporain, les artistes ont en fait produit des théories de l'écriture, et leur manière. On avait donc un terrain où des théories sur l'écriture, et des pratiques d'écriture, ont été produites, et qui sont proches des théories linguistiques. C'est très intéressant cette espèce de culture linguistique qui à un moment donné a été celle d'un certain nombre d'artistes, qui s'en sont emparées et en ont fait quelque chose d'assez complexe. Et en même temps, c'est un bel objet pour quelqu'un qui s'intéresse à l'écriture comme moi, et qui vient d'un background linguistique. C'était donc cela mon approche au départ : des étudiants qui m'ont sollicité, qui m'ont un peu obligé à regarder ces œuvres, à lire ces propos d'artistes. Et ils sont venus parce que les historiens et historiennes de l'art n'avaient pas beaucoup

d'éléments, de ressources pour travailler sur l'écriture, ce n'est pas du tout une chose facile. Je suis donc venu à ces problématiques par les étudiants, comme d'ailleurs beaucoup d'autres choses : on a parlé de la recherche interdisciplinaire, des collectifs de recherche, qui sont une force formidable, mais le rapport avec les étudiants est aussi une force considérable. Sur une vie, très souvent ce sont eux vous déporte un peu, vous décale, vous oblige à voir ceci ou cela, c'est un enrichissement incroyable.

## **Partie 2 : Anthropologie et sciences humaines et sociales – *L'écrit, la ville et le numérique***

**Question n°2.1 :** Une partie de vos travaux actuels s'intéresse aux mobilisations de l'écrit dans l'espace urbain, aussi bien par les pouvoirs publiques (par exemple « L'affiche Hope », *Gradhiva*, vol. 11, no. 1, 2010, pp. 118-139) que par certains groupes sociaux, sur le collectif Grapus (avec Catherine de Smet (dir.), *Études sur le collectif Grapus : 1970-1990, entretiens et archive* Paris : B42 ; Rennes : Ecole européenne supérieure d'art de Bretagne, 2016) sur les slogans féministes (avec Corine App, Anne-Marie Faure-Fraisse et Lydie Rauzier, *40 ans de slogans féministes : 1970-2010*, Donnemarie-Dontilly, 2011, 243p). Que pensez-vous du rôle de l'écrit dans la fabrique de la ville, de ses groupes sociaux et de leurs revendications ?

La question du rôle de l'écrit dans la ville est une question que je n'ai pas du tout résolue de manière satisfaisante, qui reste pour moi difficile parce qu'on peut s'orienter vers une approche de l'écrit dans l'espace public, on peut aussi avoir une approche plus de stratification, plus historique, on peut également avoir des approches plus en rapport avec le bâti, l'architecture, les écritures exposées etc. Pour moi c'est encore un chantier, j'ai repéré un certain nombre de choses. Ce qui m'a beaucoup intéressée en particulier ces derniers temps c'est de voir de près ce qu'il en était de ces écrits finalement éphémères, mais qui sont des écrits d'action. D'action dans la rue, d'action dans les luttes politiques et comment c'était une ressource constamment présente, dont on avait un peu de mal à apprécier l'effet réel, la force aussi qui est toujours là, qui est toujours plus ou moins intense, mais dès qu'on manifeste cela, on sort de l'écrit, on en fait, on se met autour etc. Il y'a tout un ensemble de pratiques qui m'intéressent toujours et que je n'ai pas encore tout à fait bien cernées.

**Question n°2.2 :** Comment l'écrit est repris par les groupes sociaux et comment peuvent-ils investir l'espace urbain par l'écrit ?

Le travail sur les slogans féministes par exemple était un projet collectif au départ pas du tout scientifique. Dans le cadre des 40 ans du mouvement de libération des femmes, on avait décidé de faire un ouvrage. Et en discutant on s'est dit qu'il n'y avait pas que les slogans, il y'avait aussi des photos et notamment des photos de manifestations. Petit à petit le projet a évolué et on s'est retrouvés avec une énorme documentation sur les manifestations. Et en fait c'est cela qui m'intéresse, c'est toujours pareil, c'est l'écrit en action, en situation. Le slogan c'est une notion qui peut s'appréhender de façon linguistique pure, alors que l'écrit dans la manifestation on

n'y comprend rien si on ne regarde pas de très près cette manifestation-là, cette année-là, vous voyez cela change tout. C'est cela qui m'intéresse, de bien saisir l'écrit dans l'action politique. L'évolution sur 40 ans c'était génial comme observatoire, comment les choses d'abord ont éclaté de manière très nouvelle, provocatrice, avec un renouveau énorme du matériel militant et puis progressivement sont allées vers des évolutions plus normées ; maintenant même les manifs féministes sont assez normées. Et parallèlement, ce qui m'a beaucoup intéressée c'est de voir comment les militantes elles-mêmes gardaient la mémoire de ces écrits, de la manière dont ils avaient été faits, l'intérêt que cela avait ou pas et plus largement j'ai essayé de compiler un peu des récits de manifestations tous azimuts –hommes, femmes, peu importe- et je me suis rendue compte qu'effectivement c'était un moment d'accès à la vie militante, la réalisation d'un panneau, la première fois que l'on va dans une manif et qu'on assume tout cela, quelque chose se passe. Et puis par ailleurs [je me suis aperçue de] quelque chose peut-être plus difficile à cerner : ce que fait une grande manifestation pleine d'écrits de diverse nature, comment cela crée un milieu particulier qui va marquer une vie, qui va faire qu'on sera plus exactement pareil avant et après. Ce sont des effets un peu plus difficiles à cerner mais cela m'intéresse beaucoup.

**Question n.2.3 :** Quelles seraient les problématiques que posent la numérisation des écritures dans nos sociétés actuelles, en termes de langage et de nouvelles formes de communication ?

C'est une question pour moi un peu complexe d'abord parce que si vous voulez j'hésite toujours, je recule toujours un peu devant des questions de cette nature, très large avec des empans culturels énormes. J'ai besoin de trouver des situations, des questions, des pratiques pour me faire un peu mon idée. Pour l'instant, ce que je pourrais répondre c'est que rien ne me convainc dans les travaux qui sont faits. C'est mon constat de chercheur : je n'arrive pas à me trouver mon ou mes auteurs, ma petite bibliothèque des travaux sur le numérique. J'ai été dans des Habilitations à diriger des Recherches, dans des thèses etc. et il y'a toujours un moment où je trouve que ce n'est pas très satisfaisant. [Il s'agit] soit de propos trop généraux, soit on rentre dans des [super-microcosmes] technologiques et on n'en ressort pas. C'est un matériau qui pour l'instant est très difficile à analyser pour des raisons d'ailleurs évidentes : tout [ou presque] se passe dans l'ordinateur, donc les questions d'approche de la production écrite avec l'ordinateur supposent un dispositif d'observation qui est celui de gens comme Christian Licope, qui sont capables de mettre en place des techniques d'observation sophistiquées et adaptées. Mais honnêtement nous en tant que chercheurs, j'ai suivi des huissiers dans leurs bureaux en train de taper à l'ordinateur : qu'est-ce qu'on observe ? Qu'est-ce qu'on voit ? Comment on fait pour ensuite rentrer dans l'ordinateur, pour suivre les messages ? Il y'a tout un problème d'enquête et d'observation. Pour l'instant, je ne me sens pas armée pour répondre à une question aussi large. La seule chose que je vois pour l'instant à mon horizon : j'ai repéré dans le musée [national du 11 septembre 2001] à New York un objet qui m'intéresse, qui est une mise en forme des écritures que les gens laissent dans ce musée et qui sont diffusées sur un énorme écran ; ces écrits apparaissent de manière fantomatique comme cela et je me suis dit ce sera peut-être une approche intéressante, un objet intéressant,

un objet que j'ai par ailleurs du mal à comprendre ; je ne comprends pas exactement ce que c'est. Je ne suis pas très à l'aise, je ne sais pas si c'est pour moi tout à fait possible d'enquêter là-dessus.

### **Partie 3 : Conseils de méthode aux jeunes - *Enquête, travail collectif et interdisciplinarité***

**Question n°3.1 :** Dans vos recherches, l'articulation entre observation, enquête de terrain d'une part et théorie, conceptualisation d'autre part est particulièrement importante. Comment envisagez-vous la conceptualisation en sciences humaines et sociales ? Certains concepts vous sont-ils apparus particulièrement opérants ? Au contraire, quels risquent les concepts établis peuvent-ils représenter pour le jeune chercheur ?

Je crois qu'il y a plusieurs choses qui sont dangereuses du point de vue d'une entrée dans la recherche quand on est un jeune chercheur. Je le dis parce que je le vois de temps en temps, même assez souvent. C'est de se laisser enfermer dans des logiques premièrement typologiques. Je suis contre les typologies. Je pense que c'est du temps perdu, qu'il y a énormément de jeunes chercheurs qui cherchent à faire des typologies pour appréhender les situations, les données, les documents et qui consacrent un temps fou à classer et à faire des catégories. Tout cela je le déconseille à mes étudiants. Il y a une autre manière de faire de la recherche qui me paraît dangereuse, c'est le fait de partir de la théorie. C'est mon point de vue. Je trouve que toute recherche devrait commencer par une sorte d'approche première qui serait située. Il me semble que c'est en fonction des questions qui se posent, des choses qu'on n'arrive pas à faire, qui restent vraiment problématique, que la théorie a du sens. On monte en question théorique, on éclaire, on tente de mieux comprendre, de mieux se sortir de nos difficultés avec des recours à la théorie. Je vois aussi un certain nombre de chercheurs qui partent d'une construction théorique et qui ensuite vont chercher dans des situations, des documents, des corpus des manières de faire travailler la théorie, comme si on faisait travailler un modèle pour mieux le connaître, le faire bouger éventuellement. Ce sont des démarches que je déconseille. Dans une vie de chercheur, il y a un moment où on renverse ce genre de procédure. On aboutit à une construction théorique et on a envie de tester son amplitude. Mais je crois qu'il faut passer par un long travail de questionnements, d'incertitudes, d'incompréhension. Je pense que c'est extrêmement important : avec cette fameuse question qui est au cœur de beaucoup d'enquêtes : on ne comprend pas vraiment ce qu'il se passe. Que se passe-t-il ici ? Que font les gens ? Que fais-je ? Des questions de ce type me paraissent essentielles, beaucoup plus qu'un amas de référence théoriques, même si on les possède. Je trouve que cela tourne souvent un peu à vide. J'ai aussi des doutes, depuis longtemps, sur les travaux sur corpus en ce qui concerne les écrits, notamment en anthropologie contemporaine. Il faut passer par les situations. Ce n'est pas du tout satisfaisant de réduire immédiatement un terrain à des corpus et ensuite à projeter sur des corpus les analyses que l'on sait par cœur, les approches bien carrées. Je trouve que cela est dommage de s'en tenir là.

**Question n°3.2 :** Dès votre thèse, vous êtes allée chercher les signes de l'apparition de la signature dans l'altérité des sociétés du passé. Maintenant, certains de vos travaux et certaines thèses que vous avez dirigées ou que vous êtes en train d'encadrer s'intéressent à d'autres espaces que l'Occident européen (États-Unis, Sénégal, Mali ou le Chili par exemple). Selon vous, qu'apporte l'étude de l'altérité pour le jeune chercheur en sciences sociales ?

Je ne sais pas si les jeunes chercheurs qui se lancent dans ce genre de terrain se posent la question en termes d'altérité. Ce que je trouve vraiment passionnant dans ce type de recherches que vous citez, c'est de suivre l'écrit. Il faut bien voir que les chercheurs qui se risquent à suivre les pratiques d'écriture, les usages de l'écrit sur ces terrains-là vont quand même à rebrousse-poil, c'est à dire, que malgré tout, Lévi-Strauss déconseille de s'intéresser à l'écriture. Les sociétés à écriture ne sont l'objet de l'anthropologue. De l'eau a coulé sous les ponts depuis cette déclaration de Lévi-Strauss mais elle pèse quand même sur la tradition anthropologique. Donc le fait d'aller dans des sociétés dites "sans écriture" pendant longtemps pour justement observer ces usages de l'écrit, c'est une prise de risque tout à fait intéressante, pour le chercheur lui-même. On est en dehors des clous habituels.

Et puis par ailleurs, je dirais presque en image inversée, dans des très grandes cultures de l'écrit, je pense à la Chine, par exemple, quand on voit des jeunes chercheurs qui vont en Chine, j'ai en effet encadré quelques étudiants chinois, le fait de questionner leur propre culture dans une démarche anthropologique est aussi une très grande nouveauté par rapport à leurs propres traditions. Ce sont des traductions où finalement l'enquête anthropologique sur l'écriture est tout à fait nouvelle, difficilement comprise. Pour ces chercheurs-là, le bénéfice seulement de la connaissance est aussi un bénéfice personnel. On voit des choses que personne ne voit. Je pense à des thèses comme celle d'Aïssatou Mbodj-Pouye qui va au Mali pendant des mois et des années et qui observe les pratiques d'écriture dans un village. C'est quelque chose qui n'avait jamais été fait. Ce sont des objets qui sont très différents des nôtres et qu'il faut regarder de près et analyser au cœur des sociétés. Sinon, que fait-on, on regarde des cahiers ? C'est ridicule. Cela demande beaucoup de finesse et de compréhension de ces cultures. Je crois que ces chercheurs-là, sont des gens dans une veine très originale. Il y a des enjeux pour chacun d'entre-eux très personnels, dans cette façon de prendre l'écriture. Ma réponse vous renvoie aux chercheurs eux-mêmes. Dans ma position, j'ai des demandes de chercheurs dont je ne connais absolument pas le terrain, pour des raisons qui sont liées au fait qu'on était peu nombreux au départ à travailler sur des pratiques d'écriture. Maintenant, on voit arriver des étudiants qui s'occupent de terrains qu'on ne connaît pas du tout. C'est plutôt mes étudiants qui m'apprennent des choses ; je suis vraiment à leur école. Je n'ai absolument rien à leur dire sur le Mali, sur la Chine. C'est plutôt à eux qu'il faudrait demander de travailler sur cette altérité dont vous parliez.

En ce qui me concerne, j'ai travaillé sur exactement le contraire, c'est-à-dire, l'altérité à l'intérieur de nos sociétés : des pratiques d'écriture invisibles, négligées, qu'on ne connaissait même pas. Pour moi, c'était vraiment un retournement à l'intérieur de notre culture. C'est un peu la différence un peu classique entre l'anthropologie du lointain et l'anthropologie du

proche où dans un cas il faut se familiariser avec le lointain et dans l'autre il faut voir dans le proche tout ce qui a de plus étranger à nos grands cadres. Je suis complètement dans l'anthropologie du proche. Les chercheurs qui pratiquent une anthropologie du lointain ont certainement une autre perspective.

**Question 3.3 :** Vous avez participé à de nombreuses directions collectives d'ouvrages, édité avec vos collègues issus d'autres disciplines d'importants corpus de textes. Vos recherches ont porté aussi sur des collectifs engagés. En quoi le travail en groupe est important dans la production du savoir ? Quels conseils pourriez-vous donner à de jeunes chercheurs pour travailler en groupe ?

Le travail en groupe ou en collectif me paraît complètement nécessaire. Je pense qu'en même temps c'est toujours risqué. Je crois qu'il y a peu de groupes qui marchent. Dans une vie de chercheur, on a des moments de grâce. Je ne parle pas de la thèse qui est un moment très particulier où on est un peu seul. C'est un moment très intense, très fort, qui est une expérience de la solitude, mais une solitude aussi heureuse. Il y a quelque chose dans la thèse qui est un moment privilégié. Mais ensuite, quand on entre dans la vie de recherche, les moments de travail collectif, c'est un peu cette idée d'arriver à trouver un moment dans sa vie, quand même, un groupe à l'intérieur duquel on va pouvoir véritablement avancer. Chacun va collaborer, il y a une sorte de mythe et d'idéal dans ces idées de petits groupes qui travaillent ensemble et qui vont vraiment interagir grâce aux autres. Je crois que c'est vraiment une expérience forte de la recherche. Il faut absolument la tenter mais c'est une expérience qui n'est pas forcément réussie. Je crois aussi qu'il faut faire attention. Il existe des groupes qui ne sont parfois pas finalement très intéressants, on peut y perdre un peu de temps. Il y a des groupes qui sont un peu conflictuels qu'il ne faut pas hésiter à quitter. On peut créer ses propres groupes. Pour moi en tous cas, si je fais un peu un examen rétrospectif, il y a eu des épiphanies, des choses formidables qui se passent. Vous êtes à la pointe de la recherche et quelqu'un dit quelque chose et apporte des données, des discussions se déroulent. Et quelque chose se passe, s'éclaircit, des questions qui rebondissent. C'est formidable. Mais cela ne va pas de soi. Il faut beaucoup de discernement et d'exigence et ne pas hésiter à partir si cela ne marche pas.

**Question 3.4 :** Quelle place accordez-vous à l'interdisciplinarité pour mieux réfléchir sur vos propres recherches ? Comme faire partager aux chercheurs des autres disciplines le regard de l'anthropologue ?

Quand j'étais étudiante, j'ai été formée dans les années 1970. On était en pleine interdisciplinarité. J'avais un parcours de licence où il fallait faire de la philosophie, de l'ethnobotanique, de l'ethnomusicologie, ensuite on passait à un peu de linguistique. Il y avait des programmes absolument incroyables. Tout de suite on a été dans cette interdisciplinarité qui ne se disait pas de cette façon-là. On pouvait choisir des tas de choses dans des tas d'endroits. C'est comme cela qu'on fabrique nos diplômés. Il y a eu cette première expérience.

Ensuite, il y a un moment où cela est devenu une injonction. Soyons interdisciplinaires. Il se trouve qu'en ayant choisi un groupe comme celui d'Anne-Marie Christin, c'était complètement interdisciplinaire avec des historiens, des littéraires, des sémiologues. C'est quelque chose qui s'est ensuite imposé à moi par l'objet écrit ; par le choix de travailler sur les pratiques d'écriture et la nécessité de se mettre à l'école des spécialistes. J'ai eu une formation en paléographie pour faire ma thèse. Je n'y connaissais rien. Je ne pouvais absolument pas analyser l'écrit, je n'avais aucune raison d'avoir été formé à cela. Cela m'a paru évident qu'il fallait aller vers les sciences érudites. Cela a été un grand pas de côté et qui continue d'ailleurs. En ce moment, je vois des épigraphistes qui sont en train de faire évoluer de façon extraordinaire leur discipline. J'ai eu un parcours pendant tout un temps avec des diplomatistes. Et là aussi, il y a eu un renouveau formidable. Donc il y a des questions qui dans l'interdisciplinarité qui sont tout simplement liées aux compétences. Il y a des écoles par lesquelles il faut passer qui sont ceux des collèges dès leur formation. On ne peut pas inventer l'eau tiède et se remettre à inventer des choses qui sont pratiquées. Mon rapport aux sciences érudites est très décidé et très fort. J'ai eu aussi d'autres expériences avec des sociologues du travail. Quand j'étais étudiante, je ne savais même pas que cela existait. Je suis venu à cette rencontre avec les sociologues du travail par la sociolinguistique, par le terrain du travail. C'est pareil ici aussi, ces gens avaient une sorte d'avance, de compréhension du terrain que je n'avais pas du tout. Pour moi, cela s'est toujours imposé. Je ne suis pas parti d'un point de vue ou d'une doctrine ou d'une décision. Je ne vois pas du tout comment je pourrais faire autrement. Dans les objets qui nous intéressent quand on travaille sur les pratiques d'écriture, il y a toujours des collègues qui en savent infiniment plus que vous sur des tas de choses. Je n'ai jamais réussi à me passer de l'interdisciplinarité.